



Un exercice de lecture Esthela Solano

Le Séminaire « R.S.I »¹, d'une grande complexité, inaugure le passage de l'enseignement de Jacques Lacan à ce que Jacques-Alain Miller a nommé « le tout dernier enseignement ».

Quel est l'intérêt de Lacan au moment de ce Séminaire ?

Celui de toujours, celui de la pratique analytique, au sens de l'opération analytique. Dans ce Séminaire il se pose à plusieurs reprises la question qui l'a occupé tout au long de son enseignement et qu'il reformule dans la leçon du 14 janvier 1975, de la façon suivante : « Qu'est-ce qu'implique que la psychanalyse opère ? »².

Cette question, qui concerne l'opération du discours analytique, ne va pas sans comporter un questionnement de l'interprétation analytique s'agissant de savoir ce à quoi l'interprétation doit répondre pour être efficace au niveau de la jouissance du symptôme. À l'horizon de cette question nous trouvons dans ce Séminaire une interrogation sur la passe comme visée ultime de l'analyse, c'est-à-dire le passage de l'analysant à l'analyste. Lacan aborde en effet la passe dans les termes suivants : « cette passe par quoi en somme, ce dont il s'agit, c'est que chacun apporte sa pierre au discours analytique en témoignant de comment on y entre »³.

Au centre de ce Séminaire, on trouve en cascade une redéfinition de la pratique analytique déduite d'une redéfinition de la fonction du symptôme, laquelle comporte une redéfinition de la fonction du père. L'outil de référence de ce questionnement est le nœud borroméen, « c'est de l'expérience analytique dont il rend compte. Là est son prix »⁴. Ce nouvel instrument permettra de repenser à nouveaux frais, l'expérience analytique. Ce que nous savons de Lacan analyste confirme cette cohérence entre sa pratique et sa théorie des nœuds borroméens.

En guise d'introduction, quelques rappels concernant la logique borroméenne.

C'est par les travaux du mathématicien Georges Th. Guilbaud que Lacan découvre le nœud borroméen. Il se définit d'une propriété essentielle : trois ronds de ficelles sont noués de façon telle que si l'un des trois se libère, l'ensemble se dénoue. J.-A. Miller parlera à ce propos de la *trinarité* du nœud. Cette trinarité n'est fondée sur rien d'autre que sur la consistance du rond de ficelle, chacun des trois ronds correspondant aux registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Leur logique ne répond pas à une logique du nombre ordinal, laquelle veut que 1,2,3 constituent une suite ordonnée impliquant la distinction : « plus grand que, plus petit que » qui donne l'assise d'une hiérarchie. Au tout début de l'enseignement de Lacan, on trouve un ordonnancement hiérarchique des registres symbolique, imaginaire et réel où le premier prédomine sur les deux autres. Dans les termes de la logique borroméenne, réel, symbolique et imaginaire deviennent équivalents. La fonction borroméenne comporte

*Conférence prononcée au Collège Clinique de Montpellier dans le cadre du cycle consacré au Séminaire « R. S. I. ».

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, « R.S.I. », séminaires des 10 et 17/12/74, *Ornicar ?*, 2, 1975 ; séminaires des 14 et 21/1/75, *Ornicar ?*, 3, 1975.

² Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 14 janvier 1975, op.cit.

³ Lacan J., « R.S.I. », leçon du 19 novembre 1974, inédit.

⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 17 décembre 1974, op.cit.

désormais la dimension du cardinal c'est-à-dire qu'il y a le 1, il y a le 2, il y a le 3. On peut indifféremment écrire 231 ou 321 ou 132...

Pourquoi cette rupture d'avec l'ordinal ? Pour mettre en évidence que l'idée d'ordre et de hiérarchie relève d'une géométrie imaginaire. J.-A. Miller rappelle, dans son cours « Pièces détachées »⁵, que la topologie borroméenne est conçue comme une tentative de dépasser la conception métrique de l'espace dans laquelle nous sommes immergés. Cette dernière provient de la géométrie inaugurée par les Grecs. Cette géométrie imaginaire est solidaire du miroir, elle a servi de base à tout ce qui découle de la mesure et de l'ordre. Lacan place le nœud borroméen comme antithétique à la conception métrique voire imaginaire de l'espace. De fait, le nœud borroméen ne s'imagine pas et il faut en passer par la manipulation ; ce qui n'empêche pas de s'embrouiller ! Le nœud inaugure donc un autre rapport où l'imaginaire et l'ordinal ne sont pas dominants.

L'ambition de Lacan était d'extraire la psychanalyse d'une géométrie euclidienne. Il énonce dès le Séminaire *Encore* que le nœud borroméen se supporte du rond de ficelle : « Le rond de ficelle est certainement la plus éminente représentation de l'Un en ce sens qu'il n'enferme qu'un trou »⁶. Un simple rond de ficelle donne accès à la représentation de l'Un comme isolant un trou.

Le Séminaire *Encore* inaugure dans l'enseignement de Lacan, comme J.-A. Miller l'a mis en évidence, une coupure. La problématique de la jouissance y vient au premier plan. Le point de départ n'est plus l'Autre en tant que l'Autre du langage mais l'Un en tant que tel et ceci, dans la mesure où la jouissance relève de l'Un et ne fonde aucun rapport à l'Autre : « la jouissance, en tant que sexuelle est phallique, c'est-à-dire qu'elle ne se rapporte pas à l'Autre comme tel ».⁷

Le phallus en tant que symbole relève de l'Un et pas de l'Autre. Et cet Un ne va sans comporter le trou du non-rapport.

Le principe du non-rapport entre l'Un de la jouissance et l'Autre du langage est mis en avant depuis ce Séminaire. Dans cette perspective, le réel, l'imaginaire et le symbolique relèvent chacun de l'Un. Ce qui fonde le nouage de ces trois ronds en tant que trois Un, c'est le principe de non-rapport entre eux. Dans le Séminaire « R.S.I. », Lacan distingue trois effets correspondant à ces trois Un. Un effet de sens provenant du symbolique, un effet de jouissance qui est le propre de l'imaginaire en tant qu'il relève du corps et un effet de non-rapport qui caractérise le réel. À partir de ces trois effets, de la distinction et de l'équivalence des trois registres, Jacques Lacan établit quelques correspondances selon les propriétés de ces trois registres.

La propriété du registre imaginaire est de l'ordre de la consistance. C'est ce qui tient ensemble, c'est le propre de la consistance. À cet égard, le corps consiste, il tient ensemble avant de se dissoudre. La corde consiste elle aussi, le rond de ficelle également et en ce sens, chaque rond de ficelle a sa propre consistance.

La caractéristique propre au symbolique, isolée par Lacan dans ce Séminaire, c'est celle du trou. Le registre du trou n'est pas le même que celui du manque. Tout au long de son premier enseignement Lacan nous avait conduit à réfléchir en terme de manque. J.-A. Miller a mis en évidence la perspective structuraliste de la catégorie du manque, puisqu'il comporte la notion de place. À une même place, peuvent venir s'inscrire différents éléments. La notion du manque est solidaire de la notion de place et d'éléments qui s'y inscrivent. Le trou n'est pas du même ordre que celui de la place puisqu'il implique son absence, aussi bien que celle de l'élément. Dans ce sens, le trou est le propre du symbolique parce que le signifiant fait trou

⁵ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Pièces détachées », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, 2004-2005, inédit.

⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 115.

⁷ *Ibid.*, p. 14.

dans le réel. Selon Lacan, le symbolique tout entier, tourne autour d'un trou qu'il qualifie « d'inviolable », c'est-à-dire irréductible, équivalent à *l'Urverdrängt*, au refoulement originaire et dont l'écriture correspond au mathème S(A barré). Il y a d'un côté, la correspondance du symbolique au trou et de l'autre, le fait que chaque registre, chaque rond de ficelle, enferme un trou.

Il y a enfin le registre du réel qui correspond à l'ordre de *l'ex-sistence*. L'étymologie provient de *existere* veut dire « sortir de ». Le préfixe *ex* veut dire « sortir de » et le verbe *sistere* renvoi à « être placé », ainsi *existere* veut dire *être placé hors de*. Le réel *ex-siste* en dehors de l'imaginaire et du symbolique : de l'imaginaire parce qu'il relève de l'irreprésentable et du symbolique parce qu'il relève du hors-sens. Cependant, dans la mise à plat du nœud borroméen, *l'ex-sistence* désigne ce qui se trouve en dehors du champ délimité par chaque rond de ficelle, lui-même conçu comme enfermant un trou. *L'ex-sistence* est corrélative au trou dans la mesure où pour Lacan pour que quelque chose *ex-siste*, il faut un trou.

Après ces rappels, je vais vous faire part de ma lecture récente du Séminaire « R.S.I. ».

Venir à Montpellier m'a amenée à relire pour la énième fois le Séminaire « R.S.I. ». Jusque-là, chaque lecture m'avait permis de prendre un petit bout par-ci, un petit bout par-là, mais cette lecture fut détonnante puisque, pour la première fois, j'ai attrapé un fil conducteur. Cela est en grande partie lié au fait que j'anime à Paris, avec Serge Cottet, l'Atelier de psychanalyse appliquée. Cette année, le texte de référence est *Inhibition, symptôme et angoisse*⁸. J'étais donc plongée samedi dernier dans les chapitres IV et VII qui traitent du symptôme phobique. C'est en revenant sur le Séminaire « R.S.I. » que je travaillais dans la perspective de cette conférence, que je suis tombée sur ceci : tout au long du Séminaire, Lacan entretient une conversation avec Freud, c'est limpide !

Cette conversation comporte une relecture critique de deux textes de Freud : « Le moi et le ça »⁹ et *Inhibition, symptôme et angoisse*¹⁰. Dans cette discussion avec Freud, Lacan redéfinit le symptôme et donne une nouvelle lecture de l'angoisse. L'élaboration du symptôme se poursuivra l'année d'après dans le Séminaire *Le sinthome*¹¹, avec l'œuvre de Joyce et aboutira à la construction du concept de « sinthome ». Poursuivons ce parcours.

Le 17 décembre 1974, Lacan commente ainsi ce que Freud appelle le moi : « La fonction du moi est une fonction imaginaire. »¹² C'est un petit commentaire mais on s'aperçoit qu'à partir de ce moment là, il ne lâchera pas sa proie. Définissons ensemble le moi et le ça freudien. Je le rappelle rapidement sans quoi nous ne pouvons pas suivre le cheminement de Lacan. Freud élabore la distinction topique de ces deux notions dans son texte « Le moi et le ça »¹³, texte de 1923, l'année de la découverte de sa maladie. Il redéfinit certaines questions fondamentales comme celle de l'organisation génitale infantile et bouleverse la métapsychologie en reformulant la première topique. Cette démarche s'inscrit à la suite de son texte « Au-delà du principe du plaisir »¹⁴, en tirant les conséquences de la découverte de la fonction de répétition et de la pulsion de mort. C'est dans cet esprit que Freud réélabore la topique aboutissant à ce texte « Le moi et le ça »¹⁵. Le terme de ça est emprunté à Groddeck qui avait écrit l'année précédente *Le livre du ça*¹⁶. Groddeck correspond avec Freud depuis 1917. Le texte freudien fait apparaître un terme inédit qui est celui de surmoi. C'est dans cette deuxième topique que

⁸ Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, coll. Quadrige, Paris, PUF, 2005.

⁹ Freud S., « Le moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque de Payot, 2004.

¹⁰ Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, *op. cit.*

¹¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005.

¹² Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 17 décembre 1974, *op.cit.*

¹³ Freud S., « Le moi et le ça », *op. cit.*

¹⁴ Freud S., « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque de Payot, 2004.

¹⁵ Freud S., « Le moi et le ça », *op. cit.*

¹⁶ Groddeck G., *Le livre du ça*, Paris, Gallimard, 1963.

Freud reformule la représentation de l'appareil psychique. Celui-ci est désormais conçu comme une trinarité c'est-à-dire représenté par trois instances. Leur introduction et leur distinction se fait, ainsi qu'un nouveau rapport de la fonction économique et dynamique de la libido.

Nous trouvons dans le texte de Freud, l'introduction d'une triplicité : le moi, le ça et le surmoi (non différencié de l'Idéal du moi).

Le moi est présenté comme ayant une certaine indépendance à l'égard du ça et du surmoi. Le moi a beaucoup à faire puisqu'il commande l'accès à la motilité, il contrôle les décharges d'excitations pulsionnelles, il veille au refoulement et résiste aux injonctions du ça et du surmoi. Cette construction freudienne aboutit à la représentation de l'appareil psychique où se différencient sur une surface, l'espace du moi, du ça et du refoulement.

Freud définit le ça comme étant le lieu des pulsions. Le moi apparaît comme la partie du ça modifiée sous l'influence directe du monde extérieur par l'intermédiaire des perceptions conscientes. Le moi garde finalement une certaine continuité avec le ça puisqu'il n'en est qu'une différenciation superficielle. Il a comme mission d'imposer le principe de réalité à la place du principe de plaisir, plaisir qui règne sans limitation dans le ça, qui est l'espace de la pulsion. Du côté du moi, nous avons affaire aux perceptions. Arrivée à ce point, je voudrais faire valoir le propos de Freud donnant lieu à un commentaire de Lacan.

Freud dit en effet : *Le moi est avant tout un moi corporel*. Le corps propre est d'abord une surface à laquelle correspond la topique du moi. Vous trouverez cela dans le chapitre II du texte de Freud. Il y a dans la traduction anglaise une petite note ajoutée en 1927 (avec l'accord de Freud) qui a toute son importance. On peut y lire ceci : « Le moi peut être considéré comme une projection mentale de la surface du corps et de plus il représente la surface de l'appareil mental »¹⁷.

Il est donc question dans ce passage, d'espace, de surface du corps et de la mise en continuité, et dans cet espace psychique, des trois instances représentées : moi, ça et surmoi.

Dans la leçon du 17 décembre 1974 du Séminaire nous trouvons une interprétation du moi corporel freudien, lorsque Lacan dit : « [c'est] dans le sac du corps que se trouve figuré le moi »¹⁸. Sac qui peut tout aussi bien être représenté par un cercle. Comme nous l'avions rappelé, avec le nœud borroméen, Lacan se propose de sortir la psychanalyse des présupposés de la géométrie euclidienne et de la définition de l'espace qui en dérive.

Rappelons les propriétés de l'espace géométrique euclidien déclinées par Poincaré. L'espace géométrique euclidien est continu, il a trois dimensions et il est homogène ; tous ces points sont identiques entre eux. Nous pouvons en conséquence constater que l'espace de l'appareil psychique freudien, celui de sa deuxième topique, est un espace continu aussi bien qu'homogène. Dans le Séminaire *Encore*, Lacan avait déjà fait remarquer cette distinction entre l'espace métrique et le nœud borroméen : « La mise à plat du nœud borroméen est autre chose que la surface. Elle suppose une toute autre dimension que la continuité implicite à l'espace »¹⁹.

Lacan veut nous extraire de la mise en continuité. Il l'exprime déjà dans *Encore* : « Les nœuds, dans leurs complications, sont bien faits pour nous faire relativiser les prétendues trois dimensions de l'Espace, seulement fondées sur la traduction que nous faisons de notre corps en un volume de solide »²⁰. Autrement dit, les propriétés de l'espace métrique sont commandées par la géométrie de l'image spéculaire. La forme de l'espace s'en trouve assujettie, ajoute-t-il, et cela par le biais du regard et de la sphéricité qu'il introduit. Lacan veut donc désolidariser la psychanalyse de la conception métrique de l'espace qui est soumise

¹⁷ Freud S., « Le moi et le ça », *op.cit.*

¹⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, « R.S.I. », *op.cit.*

¹⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *op.cit.*, p. 120.

²⁰ *Ibid.*, p. 121.

à l'engluement imaginaire, voire au rapport à notre propre image, siège de la conception du monde sphérique.

Comment Lacan va-t-il procéder ?

Il va trouver le moi. Il va faire un trou dans l'espace du moi corporel freudien²¹. Lacan attribue l'opération de trouage à Freud avançant qu'il a lui-même présenté le moi comme un trou. Et il le justifie en disant simplement que le moi isolé par Freud se spécifie d'être un trou. En effet le moi est ouvert au monde, il doit laisser entrer le monde. Cela a pour conséquence que le sac du corps qui préfigure le moi soit bouché par la perception.

Lacan opère ainsi une torsion, celle du trouage de la dimension imaginaire du moi freudien : *Le moi au fond, n'est qu'un trou.*

C'est en lisant la conférence de Nice du 30 novembre 1974 que nous le comprenons mieux encore : « L'homme aime son image comme ce qui lui est le plus prochain, c'est-à-dire son corps. Simplement son corps il n'en a strictement aucune idée, il croit que c'est moi, chacun croit que c'est soi, mais c'est un trou et puis au-dehors il y a l'image et avec cette image il fait le monde »²². Lacan extrait ce qui est de l'ordre du recouvrement imaginaire dans le moi pour concevoir à la place, le phénomène du trou qui *ex-siste*. Il s'agit en définitive, de ce qui relève dans le moi, du réel, du non-représentable.

Chez Lacan, le monde qui vient boucher le moi n'est rien d'autre qu'une représentation sphérique provenant de notre représentation du corps. Lacan est allé jusqu'à dire que toute la philosophie grecque est marquée dans sa pensée, par la topologie sphérique qui relève de l'imaginaire du corps. Se servant du trou comme outil, Lacan va relire les instances de la triplicité freudienne. Une fois qu'il a troué le moi, il va lire les pulsions de vie et de mort freudiennes, comme relevant du trou de la vie et de la mort qui en tant que réel caractérise le ça freudien.

Dans le symbolique, le trou se caractérise par l'*Urverdrangt*, c'est-à-dire par quelque chose à quoi nous ne pouvons donner de nom ni de sens : c'est un impossible, irréductible. Comment le trou dans le symbolique apparaîtrait-il dans la deuxième topique freudienne? Cela se conçoit facilement si l'on applique le principe d'extraction de ce qui le bouche. Le trou dans le symbolique est bouché, dans la construction freudienne, par l'identification première au Père, d'où provient l'Idéal du moi. L'Idéal du moi dérive de la première et la plus importante identification, celle qui va précisément produire une sorte de fermeture de ce trou symbolique. Cette identification vient à la place du signifiant qui manque dans l'Autre pour nommer l'être du sujet. J.-A. Miller a produit le mathème suivant : I(A) barré sur S(A) barré.

Dans le Séminaire « R.S.I. » Lacan propose la relecture suivante : le ça relève du réel, le moi de l'imaginaire et l'Idéal du moi, du symbolique. La mise à plat du nœud borroméen comporte la prise en compte du trou, de la consistance et de l'*ex-sistence*, et implique en conséquence l'impossible mise en continuité de l'appareil psychique : « Mon petit nœud borroméen est destiné à vous montrer que l'existence est de sa nature *ex-sistence*, ce qui est *ex* c'est ce qui tourne autour du consistant et fait intervalle ».²³

Il s'agit pour Lacan de déplacer la psychanalyse, de la décoller de la pensée qui fait cercle et pour laquelle ce qui est dedans diffère de ce qui est dehors. Le concept d'*ex-sistence* s'oppose à l'idée d'un cercle qui distingue le dehors et le dedans. Le trou d'une corde posée à plat ne délimite pas un dedans et un dehors puisque c'est la même chose, avance Lacan. C'est précisément cela l'*ex-sistence*, seulement pour la caractériser il faut quelque chose qui ait fonction de trou.

Pourquoi importe-t-il autant à Lacan de se décoller des données cartésiennes de l'Espace et de la pensée qui fait cercle ? Parce-que cela concerne l'opération de l'analyste.

²¹ *Ibid.*, p. 120.

²² Lacan J., Conférence de Nice (1974), *Cahiers cliniques de Nice*, juin 1998.

²³ Lacan J., « R.S.I. », leçon du 15 janvier 1975, inédit.

À partir de quoi l'analyste opère-t-il ?

Lacan rappelle que l'analyste n'opère qu'à partir du sens mais il ajoute : *vous n'opérez qu'à le réduire, ce sens*. Qu'est-ce que le sens ? Dans le Séminaire « R.S.I. », le sens est défini comme un effet provenant du symbolique et qui retentit dans l'imaginaire. Quelque chose dans l'imaginaire, répond à cet effet. Qu'est-ce qui répond au niveau de l'imaginaire ? Le propre de l'effet de sens, c'est qu'une fois que la phrase est capitonnée, dans l'après-coup, on a l'impression d'y comprendre quelque chose. Selon Lacan, cet effet de sens est tout à fait sphérique. Pourquoi ? Ce qui domine dans la parole c'est le malentendu. Dès lors, l'effet de sens donne l'impression d'avoir attrapé quelque chose au niveau de la signification, quelque chose qui se ferme et qui fait croire à la communication.

Lacan compare l'effet de sens à ce qui domine dans l'imaginaire à savoir, la *bonne forme*. L'imaginaire se soutient de notre propre rapport à l'image comme *bonne forme* au sens de la *Gestalt*. L'enfant accède à cette forme complète, totalisante, qui fait Un au moment du stade du miroir. Il y aurait donc une parenté entre la « bonne forme » de l'image et la « bonne forme » de l'effet de sens. Ainsi, l'opération analytique est happée dans la débilité mentale si elle suit la pente de l'effet de sens qui relève du rapport à la « bonne forme ». Si elle se laissait guider par les effets de sens, l'interprétation deviendrait débile. Débilité du mental lorsqu'il se coince du côté de la « bonne forme » c'est-à-dire de ce qui se ferme comme effet de sens sphérique. Le réel de la jouissance ne peut être ainsi attrapé, puisque la bonne forme et la sphéricité de l'effet de sens voilent, recouvrent le hors-sens de la jouissance du symptôme. La jouissance se trouve dans un autre registre que celui du sens. Lacan dit *c'est d'autre chose que du sens qu'il s'agit dans la jouissance*. « Autre chose que du sens » veut dire que la jouissance comporte du hors-sens.

Une fois la triplicité du moi et du ça trouée, Lacan s'attaque à la triplicité de l'inhibition, du symptôme et de l'angoisse. Il s'y réfère à plusieurs reprises dans le Séminaire « R.S.I. ».

Rappelons la place de *Inhibition, symptôme et angoisse*²⁴ dans l'œuvre de Freud. Il s'agit d'un texte de 1926 qui comporte une relecture du symptôme et plus fondamentalement, de la fonction de l'angoisse. Freud met ici en application la triplicité dégagée dans sa deuxième topique avec « Le moi et le ça »²⁵. Il écrit ce texte en réponse à Otto Rank qui, dans *Le traumatisme de la naissance*²⁶, fait de l'angoisse de la naissance, le cœur du symptôme. Freud élabore alors une nouvelle théorie du symptôme et de l'angoisse, opposée à celle de sa *Métapsychologie*²⁷.

Freud concevait que le refoulement de la pulsion comportait d'une part le refoulement de son représentant et d'autre part, la transformation en angoisse du quantum d'affects qui se voyait refuser l'accès à la conscience. L'angoisse était donc une conséquence du refoulement de la pulsion. Dans *Inhibition, symptôme et angoisse*²⁸, c'est l'angoisse qui est cause du refoulement. Le signal d'angoisse vécu au niveau du moi comme un signe de déplaisir, de *Unlust*, engendre l'opération de refoulement de la pulsion. La conception de la *métapsychologie* s'en trouve complètement modifiée. Dans ce texte, Freud mettra à profit sa nouvelle topique et sa nouvelle théorie du symptôme en revisitant les cas de l'Homme aux loups et du petit Hans. Cela permet à Freud une nouvelle élaboration de sa théorie du symptôme et de l'angoisse.

²⁴ Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, op. cit.

²⁵ Freud S., « Le moi et le ça », op. cit.

²⁶ Rank O., *Le traumatisme de la naissance*, Paris, Petite bibliothèque de Payot, 2002.

²⁷ Freud S., *Métapsychologie*, Folio Essais, Paris, Gallimard, 1968.

²⁸ Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, op. cit.

Dans le Séminaire « R.S.I. », Lacan entreprend une lecture borroméenne de *Inhibition, symptôme et angoisse*²⁹ en rappelant, le 17 décembre 1974, que ces trois termes sont aussi hétérogènes que les termes de réel, symbolique et imaginaire. Tout au long du Séminaire « R.S.I. » il est question de la clinique du petit Hans réinterprétée à la lumière du nœud borroméen. Le Séminaire IV, *La relation d'objet*³⁰ fut l'objet d'une relecture détaillée du cas grâce aux outils dégagés de la linguistique via Saussure et Jakobson. À la lumière de la catégorie du signifiant et du signifié, de la métaphore et de la métonymie, Lacan aboutira à la construction de la métaphore paternelle, qu'il reprendra dans le texte « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose »³¹, lorsqu'il s'occupe du Président Schreber. Il applique son travail sur le petit Hans au Président Schreber pour en déduire la métaphore paternelle agissante dans les névroses et forclore dans les psychoses.

Le commentaire du petit Hans dans le Séminaire IV est une lecture structuraliste centrée autour de la notion fondamentale du manque d'objet. Lacan y différencie trois types de manque et trois types d'opérations qu'il décline en castration, frustration et privation. La lecture du Séminaire « R.S.I. » n'est pas structuraliste mais borroméenne. Elle n'est pas centrée sur la catégorie du manque ni sur la défaillance de la métaphore paternelle mais bien autour de la catégorie du trou et de la jouissance hors-sens, au cœur du symptôme. Au centre du cas du petit Hans, Lacan repèrera la fonction nodale de la jouissance phallique et avancera le côté hors-sens de cette même jouissance. Ce qui est au principe de la phobie de l'enfant ce n'est pas l'angoisse de castration, au sens d'une opération dont le père comme agent menace l'enfant selon la logique oedipienne. Non, au cœur de la phobie il y a l'angoisse certes, mais Lacan redéfinit l'angoisse comme étant ce quelque chose qui, de l'intérieur du corps *ex-siste*, et qui l'éveille et le tourmente. Le lieu de l'angoisse se situe dans le corps et non pas à sa surface. Le corps est ici compris comme substance jouissante. Pourquoi y a-t-il de l'angoisse ? Parce-que quelque chose tourmente le corps, un hors-corps qui tourmente le corps à l'intérieur. Cette *ex-sistence* relève de la fonction phallique. C'est la fonction phallique qui embarrasse l'enfant. Hans ne parvient pas à se débrouiller de l'association du corps et de la jouissance phallique.

Lacan fera la même année une conférence à Genève sur le symptôme³² où il sera question de Hans et de ce qui se trouve au principe de sa phobie à savoir, la rencontre avec sa propre érection, laquelle n'est pas auto-érotique, d'après Lacan. L'érection est vécue par l'enfant comme ce qu'il y a de plus hétéro, d'étrange, d'incompréhensible, d'extérieur au corps. Mais qu'est-ce que c'est que ça ? s'interrogent les enfants. Il y a là quelque chose d'un non-sens dont le siège est une jouissance qui prend en otage un organe et que l'enfant ne parvient ni à expliquer ni à y donner du sens. Lacan ajoute : *Ce truc bizarre, il va l'incarner dans un objet externe, par exemple un cheval qui rue, qui piaffe, qui se renverse, qui tombe par terre.* Ce qui comporte la preuve que, pour l'enfant, cette jouissance étrange *ex-siste* à son corps comme un cheval qui rue, qui donne des coups de pieds ou qui tombe à terre.

Dans la série des conférences américaines, la même année, Lacan l'exprime ainsi: « En quoi consiste donc la phobie du petit Hans? Dans le fait qu'il constate soudainement qu'il a un petit organe qui bouge, qu'il veut y donner un sens, mais aussi loin que ce sens aille, aucun petit garçon n'éprouvera jamais que ce pénis lui soit attaché naturellement. Je veux dire qu'il pense, l'enfant, que ce pénis qui bouge, il appartient à l'extérieur du corps. C'est pourquoi il le regarde comme une chose séparée, comme un cheval qui commence à se soulever et à ruer. »³³

²⁹ Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, op. cit.

³⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994.

³¹ Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement de la psychose », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 531.

³² Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme », Bloc-notes de la psychanalyse, n° 5, 1985, p. 5-23.

³³ Lacan J., « Conférences et entretiens dans les universités américaines », *Scilicet*, n° 6-7, 1976, p. 7-31.

Contrairement à Freud qui fait de l'angoisse de castration, angoisse de perte de l'organe dérivée de la menace provenant du père, le cœur de la formation du symptôme phobique, Lacan dans le Séminaire « R.S.I. » donne une axiomatique borroméenne de l'angoisse, en indiquant qu'elle provient justement de ce discord entre la jouissance et le corps propre. L'angoisse présentifie en effet le hors-sens de la jouissance en tant que telle.

Interrogeons dès lors la fonction du cheval. La thèse freudienne consiste à dire que c'est un artifice qui permet de donner corps à l'angoisse en la propulsant au dehors. Le cheval capture l'angoisse et, à condition d'éviter l'animal, cela fait gagner une certaine autonomie par rapport à l'angoisse. Par ailleurs, le cheval procure un nom à Hans, il lui permet de désigner son angoisse : le cheval vient comme nom, nommer le hors-sens de la jouissance qui est en cause dans cette angoisse là. Voilà pourquoi Lacan dit que l'angoisse ne part ni de l'imaginaire, ni du symbolique. L'angoisse part du réel, c'est le signe du réel et en ce sens, elle ne trompe pas car elle signe la rencontre avec le hors-sens.

Pourquoi la sexualité est-elle donc traumatique ? La jouissance hors-sens fait trou dans le symbolique qui est dès lors, absolument débile à recouvrir ce hors-sens. Le registre symbolique se trouve, par rapport à la jouissance sexuelle, troué.

Quel est le bénéfice du symptôme phobique du petit Hans ? Hans ne peut plus sortir dans la rue parce qu'il risque de retrouver un cheval mais s'il l'évite, il n'est pas angoissé. Freud relève le gain du symptôme sur l'angoisse grâce à l'inhibition. Lacan, lui, indique que le cheval permet de circonscrire le champ de l'angoisse tandis que le corps de l'enfant se trouve frappé d'inhibition dans sa fonction motrice. Il redéfinit ainsi l'inhibition en disant qu'elle affecte le corps - donc l'imaginaire - et qu'elle résulte de l'intrusion de l'imaginaire dans le trou du symbolique. Cela signifie que l'inhibition affecte le corps chaque fois qu'il est saisi dans ses fonctions, par le hors-sens imposé par le refoulement. Le corps est affecté par le refoulement, autrement dit par le trou du symbolique. Et c'est de là que provient l'inhibition de ses fonctions c'est-à-dire, chaque fois qu'un signifiant manque pour donner du sens à ce qui affecte le corps.

Je vous ai présenté la nouvelle lecture de Hans, la redéfinition de l'angoisse, la redéfinition de l'inhibition, et nous arrivons au moment crucial de ce Séminaire qui comporte une redéfinition du symptôme.

Je rappelle rapidement que dans *Inhibition, symptôme et angoisse*³⁴ Freud écrit, à propos du symptôme de Hans : *Un seul et unique trait en fait une névrose, c'est la substitution du cheval au père*. Selon Freud, le symptôme est un compromis : la haine du père est une motion refoulée qui se transforme en son contraire, l'enfant craint dès lors sa vengeance sous les espèces de la castration. Le cheval se substitue au père (Hans craint d'être mordu par le cheval) à la place de l'angoisse d'être châtré par lui. Cette substitution signe, selon Freud, le symptôme névrotique chez l'enfant. Dans son premier enseignement, Lacan a fait de cette substitution la clé du symptôme sous les espèces de la métaphore qui comporte cette opération de substitution d'un signifiant par un autre. Cela veut dire que, dans la correction apportée par le symptôme à la défaillance de la métaphore paternelle chez Hans, le cheval apparaît comme un Nom-du-Père de substitution. La définition du symptôme dans le Séminaire « R.S.I. » n'est pas du tout articulée par Lacan, en termes de substitution ou de métaphore parce que cette perspective comporte la prédominance du symbolique.

Comment redéfinir le symptôme dans la perspective de l'équivalence entre réel, imaginaire et symbolique ?

Rappelons ce que Lacan énonce le 18 février 1975, que le symptôme reflète dans le réel ce qui fait « qu'il y a quelque chose qui ne marche pas »³⁵. Cela se traduit subjectivement par un

³⁴ Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, op. cit.

³⁵ Lacan J., « R.S.I. », leçon du 18 février 1975, inédit.

« ça m'arrive et je ne sais pas ce que ça veut dire, je trouve ça absurde, insensé, pourquoi ai-je peur du cheval ? » Le symptôme apparaît comme pur hors-sens. L'idée du sens dans le symptôme est possible s'il est soumis à l'analyse, et dans ces conditions on peut en extraire un bout de savoir.

La dimension du symptôme est corrélative à la dimension du *parlêtre*, c'est-à-dire des êtres qui ne tiennent leur être que de la parole. Il y a quand-même, une sorte de cohérence entre parler et avoir des symptômes. Le symptôme existe parce qu'il a une fonction. La peur du cheval assure pour Hans une fonction, celle de prendre en charge cette jouissance énigmatique qui est pour lui, hors-sens. C'est une façon de la nommer et de l'incarner en dehors de lui.

Dans cette perspective, le symptôme assure une fonction de nomination. Lacan la conçoit comme étant de l'ordre de ce qui s'écrit par l'intermédiaire d'une lettre. Une lettre, ce n'est pas un signifiant. Quand il y a un signifiant, il y en a toujours un autre et, avec deux, on peut toujours avoir des effets de sens, mais avec la lettre c'est différent. Une lettre se répète identique à elle-même. Cela indique que la fonction du symptôme en tant qu'il est corrélé au réel, relève de l'écriture : de la lettre et non pas du signifiant. Dans le registre de l'inconscient, n'importe quel signifiant peut venir prendre la fonction d'une lettre de jouissance, selon Lacan. Ce qui ne cesse pas de s'écrire au titre de symptôme, provient de là. Par le biais de la lettre, le symptôme réalise une façon unique et singulière, de jouir de l'inconscient.

Pourquoi la fonction du symptôme peut-elle être équivalente de la fonction du père ?

Le père assure dans l'écriture logique de sa fonction, l'exception. Le symptôme, par l'intermédiaire d'une lettre soustraite à la chaîne signifiante, isolée de toute articulation pour fonctionner comme telle, assure la fonction d'exception, celle de la lettre par rapport au signifiant. C'est par l'intermédiaire de la fonction d'exception que la lettre du symptôme serait équivalente de la fonction du père.

Dans *RSI*, Lacan rappelle qu'il a opéré sur le Nom-du-Père, un passage de l'unique au multiple. Dans cette perspective, il présente désormais le réel, le symbolique et l'imaginaire comme étant des Noms-du-Père. Cela signifie que l'on est sorti du Nom-du-Père comme relevant du registre symbolique. Lacan nous met ici devant la proposition borroméenne qui comporte qu'il y a des Noms-du-Père multiples qui doivent être distingués selon les registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire.

Tirant les leçons du cas du petit Hans pour qui le cheval nomme la jouissance impossible, Lacan nous amène vers une définition de la nomination. Premièrement dit-il, la nomination n'a rien à voir avec la communication, c'est autre chose. Nommer quelque chose ce n'est pas communiquer, nommer quelque chose comporte que « la parlotte », c'est-à-dire le symbolique, se noue à quelque chose de réel. Le signifiant « cheval », isolé par le petit Hans de sa langue maternelle, relève de la parlotte. Ce signifiant se noue à quelque chose de réel : sa jouissance, impossible à nommer, en conséquence de quoi il assure pour l'enfant, un effet de nomination.

Dans cette perspective, Lacan pose que la fonction du père permet de « donner un nom aux choses ». Ça ne veut pas dire un père éducateur qui assure un magistère de nomination. La fonction de nomination comme étant le propre du père, c'est ce qu'accomplit à merveille le registre de la langue toute-seule. Quelle que soit cette nomination, elle *ex-siste* au réel qui est innommable. Il faut dès lors s'interroger à ce propos si la nomination est le propre du symbolique. En effet, si la nomination n'est le propre que du symbolique – et celle-ci comporte la fonction du père – alors nous revenons à la suprématie du symbolique. Mais nous pouvons constater que Lacan dans *RSI* va concevoir différents types de nomination qui se déclinent selon les trois registres réel, imaginaire et symbolique.

La relecture du texte *Inhibition, symptôme et angoisse*³⁶ par Lacan, aboutit à la théorie de la nomination comme quatrième terme qui vient nouer les trois autres.

Lacan distingue la nomination de l'imaginaire en terme d'inhibition, la nomination du symbolique en terme de symptôme, la nomination du réel en terme d'angoisse. Concernant l'inhibition, Lacan nous livre une indication clinique importante, car si l'inhibition assure une fonction de nomination, alors il n'est pas question de se précipiter à vouloir libérer le sujet de celle-ci, car elle peut avoir pour fonction de nouer, de faire tenir le nœud du réel, de l'imaginaire et du symbolique. De même pour le symptôme et l'angoisse, tous deux conçus ici comme étant une fonction qui fait tenir ensemble R, S et I. Cette reprise d'*Inhibition, symptôme et angoisse*³⁷ à la lumière de la relecture du petit Hans, aboutit à un resserrage de l'opération analytique.

Bouclons le parcours

Nous étions partis du rappel concernant le décentrage opéré par Lacan des effets imaginaires, sphériques, du sens. Au cours de ce Séminaire, Lacan aboutira à la distinction entre le sens et l'équivoque, en disant que l'équivoque est autre chose que le sens. Il s'agit d'obtenir, par le biais de l'équivoque signifiante, que l'opération analytique produise des effets de sens qui ne soient pas imaginaires mais réels. Lacan conçoit que l'opération analytique, voire l'interprétation du symptôme, doit jouer sur l'équivoque. Le maniement de l'équivoque comporte de jouer avec le cristal de la *lalangue*, dans le registre symbolique, pour faire trou dans la sphéricité de l'effet de sens imaginaire. C'est une condition pour avoir une chance de toucher la jouissance hors sens du symptôme.

Pour conclure

Dans le Séminaire IV, Lacan produit une lecture structuraliste du cas du petit Hans. Il applique les résultats de cette lecture au cas Schreber, pour en déduire d'une part, la métaphore paternelle et la fonction attenante du symptôme, et d'autre part, sa forclusion dans la psychose. Dans le Séminaire « R.S.I. » Lacan prend son point de départ de la deuxième topique freudienne en y appliquant la topologie borroméenne. Il fera de même avec *Inhibition, symptôme et angoisse*³⁸ qu'il relit et reformule en s'appuyant sur le cas du petit Hans. L'année suivante, il fait retour sur la psychose, cette fois via Joyce, pour une reformulation de la théorie de la forclusion, des suppléances et du « sinthome ». N'y a-t-il pas là un mouvement très intéressant?

³⁶ Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, op. cit.

³⁷ Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, op. cit.

³⁸ Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, op. cit.